Carrefour Sorcier

Deux ans plus tard.

Bien qu'il soit situé à moins de deux kilomètres à vol d'oiseau du Palais de l'Unité, le Carrefour Sorcier se trouve dans un quartier très populaire d'Étoudi. L'endroit porte ce nom peu commun car, un jour d'orage, une tôle se serait détachée d'un toit et, après avoir parcouru une centaine de mètres dans les airs, serait allée décapiter un homme qui traversait tranquillement ce carrefour. Cet événement tragique et incongru alimenta longtemps les conversations des habitants du quartier qui conclurent que ce devait être l'œuvre d'un sorcier malveillant. Ils appelèrent désormais l'endroit Carrefour Sorcier.

Juste après le fameux carrefour ensorcelé, un chemin de terre quitte la rue des Manguiers pour plonger vers le pied de la colline. Les rares véhicules qui empruntent cette descente roulent au pas car la pente est abrupte. De plus, les chauffeurs sont contraints de louvoyer entre les nombreux nids-de-poule parsemés sur le parcours, dont certains sont de véritables cratères se gorgeant d'eau à la moindre pluie. A mi-parcours, sur la gauche, un sentier mène à une cour autour de laquelle sont disposés de modestes studios aux façades d'un blanc approximatif car peintes à la chaux, avec pour toit des plaques de tôle ondulée rouillée maintenues en place par les pierres posées dessus. La propriété appartient à Ma'a Lucie, une veuve qui loue ses chambres pour un loyer mensuel de quelques milliers de francs. C'est dans l'une d'elles que se sont installés nos jeunes mariés, Rosine et Serge.

Pour le moment, la jeune femme balaie sa terrasse. Son buste penché en avant, elle avance à petits pas, poussant à l'aide de son court balai traditionnel les saletés vers le sac en plastique qui lui sert de poubelle. Du coin de l'œil, elle observe des enfants en bas-âge qui jouent dans la cour. Hélas, ce ne sont pas les siens, mais plutôt ceux des voisines. Une larme discrète s'échappe du coin de son œil, coule lentement le long de sa joue pour s'évaporer sous l'action du soleil, laissant une légère marque blanche sur sa peau café au lait. Sa tâche terminée, la jeune femme entre chez elle. Son modeste chez-soi, qu'elle partage avec son mari Serge, est une pièce de vie unique faisant office de cuisine, salon et chambre à coucher. Les murs, mal blanchis à la chaux, sont décorés de photos punaisées. L'une d'elle, la seule à être encadrée, a été prise le jour de leur mariage au *Bois Sainte Anastasie*. La jeune femme s'assied sur le lit conjugal. Elle enfouit son visage dans ses mains, puis éclate en sanglots, comme cela lui arrive plusieurs fois par jour. La cause de sa détresse, c'est qu'elle n'enfante pas. Depuis deux ans qu'elle a épousé Serge, elle attend d'être mère. C'est son vœu le plus cher. Pourtant, ce bonheur simple lui est refusé. Elle ne comprend pas pourquoi le Seigneur ne l'exauce pas. Ne craint-elle pas Dieu ? N'est-elle pas une bonne chrétienne ? Ne prie-t-elle pas plusieurs fois par jour le Seigneur de lui donner sa part d'enfant ? Et chaque dimanche, elle chante les louanges de Dieu au sein de la chorale de la petite église de la paroisse Marie Mère médiatrice. Elle se couche, la tête dans l'oreiller, et finit par s'endormir.

Avant son mariage, Rosine était une jeune fille joyeuse. Toujours souriante, elle saisissait chaque occasion de s'amuser. C'est ce caractère enjoué qui a plu à Serge dès leur première rencontre, le poussant à essayer de la séduire. La jeune femme a vite succombé au charme de ce grand gaillard au physique athlétique qui, loin de l'effrayer, l'attirait. Elle avait envie de se blottir dans ses bras musclés et protecteurs. Elle brûlait de désir de se mettre sur la pointe des pieds pour s'agripper à sa nuque puissante et embrasser ses lèvres pulpeuses. Très vite, ils se sont aimés, sans accorder d'importance à leur différence ethnique : lui est Bamiléké, elle Béti. « *Ces histoires de tribus sont les problèmes des vieux du village* », se disaient-ils.

Les premiers mois qui suivirent la noce, le couple était très heureux. Même s'ils étaient pauvres, et vivaient dans un studio modeste, le bonheur d'être ensemble leur suffisait. Ils se contentaient de joies simples comme faire l'amour, déguster les bons plats préparés par Rosine, regarder une série à la télévision, ou prendre l'air sur la terrasse. Après six mois, la mère de Serge, constatant que la jeune femme avait encore le ventre plat, a commencé à leur mettre la pression pour qu'ils conçoivent l'enfant. « *Vous êtes mariés. Il ne faut pas faire comme les Blancs, prendre la pilule pour ne pas enfanter !* », vociférait-elle, alors que Rosine n'avait jamais pris de contraceptifs. Dès lors, chaque fois qu'ils rendaient visite à la famille de Serge, ils repartirent avec une nouvelle potion d'herbes et d'écorces macérées concoctée par le marabout du village. Malgré cela, un an plus tard, la jeune femme n'était toujours pas enceinte. Alors, les parents de Serge ont décidé de les emmener à la chute de Mami Wata, où un esprit bénéfique rend leur fécondité aux femmes stériles.

Elle se souvient de ce voyage comme si c'était hier. Et pour cause, elle a failli y laisser sa peau. L'endroit est tout sauf accessible, surtout pour une fille de la ville comme elle. Ils ont quitté la maison de ses beaux-parents à l'aube, dans le vieux 4x4 Toyota de la concession. Martin, son beau-frère, était au volant, Serge à ses côtés. Elle était seule à l'arrière, ballottée dans tous les sens durant des kilomètres à cause du mauvais état de la piste. Pourtant, le pire restait à venir. À partir du village de Fongo-Tongo, ils durent emprunter des motos-taxi car la piste est trop étroite pour la voiture. Les jeunes qui conduisent ces motos sont des casse-cous. Pour tenter de l'impressionner, ils prenaient tous les risques, frôlant les arbres et le vide. Elle a cru mourir sur ces pistes escarpées. La piste s'est arrêtée nette au bord d'un précipice. Un chemin abrupt descendait au cœur de la forêt tropicale. Il y faisait sombre, la végétation étant très dense. Leurs vêtements collaient à leur peau en raison de l'humidité. Le sentier était étroit, glissant, à flanc de colline, et Rosine dérapa à plusieurs reprises. Il s'en est fallu de peu qu'elle ne dévale la pente sur son postérieur. Heureusement, Serge était là pour la retenir. Par moments, le jeune homme la soulevait quasiment de terre en la rattrapant, tant sa force était grande. Les cris stridents des singes résonnaient au-dessus d'eux. Le petit groupe levait alors les yeux pour regarder ces petites boules de poil agiles se balancer de branche en branche dans la canopée. Le guide leur expliqua que des léopards habitaient les lieux, ce qui augmenta encore l'angoisse de Rosine. Bref, après ce trajet périlleux et harassant, ils sont arrivés au pied de la cascade. C'était impressionnant. L'eau, divisée en deux chutes, tombait avec une telle force que le bruit les obligeait à crier pour s'entendre. Une fine bruine leur pleuvait dessus, de sorte qu'après quelques minutes, ils furent trempés, ce qui eut le mérite de les rafraichir. Leur guide expliqua que l'eau faisait une chute de quatre-vingt mètres. Il leur montra le point d'eau où ils devaient se laver les mains et le visage, puis faire leur vœu. Il annonça fièrement qu'aucune femme n'était repartie d'ici sans accoucher dans l'année qui a suivi leur visite. Rosine, Serge, et même Martin s'approchèrent du bord, se lavèrent les mains dans l'eau fraiche et claire, puis se frottèrent le visage. Du coin de l'œil, la jeune femme observait son mari. Elle se demandait s'il croyait vraiment à cette légende, où s'il était là uniquement pour rassurer ses parents. Il faudrait qu'elle le lui demande, mais pas ici pour ne pas indisposer le guide. De plus, Martin pourrait révéler son scepticisme à ses parents.

Après s'être reposés et avoir avalé quelques bâtons de maniocs qu'ils avaient eu la présence d'esprit d'apporter, la petite troupe entreprit la remontée. Rosine se réjouit, car c'était beaucoup moins dangereux que la descente. Malheureusement, la pente était raide, et après quinze minutes, la jeune femme haletait comme un coureur de 1 500 mètres à l'arrivée. Décidément, rien ne lui serait épargné.

Ayant récupéré leur 4x4, ils se sont rendus au village de Fongo-Tongo, où se trouve le lieu sacré de Mami Wata. On leur a présenté ce qui aurait été la demeure du génie des eaux, qui est l'endroit où se font les offrandes. Serge et Martin déposèrent trois sacs de riz qui, pensa Rosine, ne seraient pas perdus pour tout le monde. Ils reprirent la route de Dschang. Ensuite, pensait déjà la jeune femme, il faudra encore compter six heures de route dans le car pour Yaoundé. Son calvaire était loin d'être

terminé, elle avait horreur de voyager la nuit. Il y a bien trop d'accidents dans ce pays où les grumiers roulaient souvent sans feux arrière.

Un an après ce fameux voyage, Rosine n'avait toujours pas accouché. Pire, elle n'était même pas encore enceinte. Étonnamment, Mami Wata, le génie des eaux, n'avait pas exaucé leur vœu. Ce fut un choc pour les jeunes mariés. Allait-on les priver du plaisir d'avoir des enfants ? Allaient-ils vivre à deux durant toute leur existence, sous l'œil moqueur ou compatissant des voisins ? Serge allait-il être enterré avec un caillou dans la main, sort que sa tradition réserve aux hommes n'ayant pas enfanté ? Où sa famille allait-elle tenter de le convaincre de à la répudier ? Déjà, elle n'était pas de leur ethnie ; si, en plus, elle n'enfantait pas rapidement, ils la haïraient. C'est à ce moment que Rosine perdit sa joie de vivre. Même faire l'amour ne lui procurait plus le même plaisir, car durant l'acte elle ne pouvait s'empêcher de penser à sa finalité, la procréation qui lui était refusée.

Des cris de joie réveillent la jeune femme. Elle se lève, regarde à travers les nacots. Une voisine, assise au milieu du groupe d'enfants, leur a apporté de quoi manger. Émue, Rosine observe le plus jeune d'entre eux manier maladroitement sa cuillère pour porter quelques grains de riz à sa bouche. Mais au moment de happer sa précieuse cargaison, le marmot tord malencontreusement son poignet, versant le précieux chargement sur son ventre nu, provoquant l'hilarité de ses congénères. Rosine ne peut s'empêcher d'esquisser un sourire amusé. « *Mon tour viendra »*, se dit-elle, pour se donner du courage.

Seul l'espoir d'une grossesse prochaine la maintient en vie. Elle se penche pour ramasser un doigt de banane qu'elle épluche lentement, toujours pensive. « *Mon Serge aussi ne m'aide pas beaucoup*, se plaint-elle. *Il ne connait pas l'hôpital. Il ne consulte que les herboristes et les médecins traditionnels. J'ai essayé de l'emmener voir un médecin, mais il a refusé. Il est trop têtu ».* Selon le marabout de la famille de Serge, la stérilité du couple serait une punition infligée par des ancêtres mécontents du mariage mixte. Les nombreuses offrandes que le couple a faites pour implorer leur pardon n'ont pas donné de résultats. Pourtant, Serge refuse toujours obstinément de se rendre à l'hôpital pour faire les tests de fertilité. Dès que sa femme en parle, il se met en colère, et dit qu'ils n'ont pas les moyens de payer ces tests. Rosine pense plutôt qu'il craint pour son orgueil de mâle. Il perdrait son honneur d'homme si les résultats démontraient qu'il est la cause de l'infertilité du couple. Pour la famille de Serge, la solution au problème de stérilité de leur couple est simple. Il suffit de doter une jeune fille du village, pour introduire une femme féconde dans le foyer. «*Cela, je ne l'accepterai jamais »*, s'exclame-t-elle en serrant les poings. D'ailleurs, le jour de leur mariage, elle a contraint Serge à jurer de ne jamais prendre de coépouse.

Rosine se bat à son niveau. Elle tente de mettre toutes les chances de leur côté pour que l'enfant arrive. Au cybercafé du quartier, elle a appris à utiliser internet. Elle a consulté de nombreux sites médicaux, pour en savoir plus sur le fonctionnement de la reproduction humaine. Depuis, elle surveille ses cycles, décidée à mettre toutes les chances de procréation de son côté. Lorsqu'elle est en période d'ovulation, comme aujourd'hui, elle fait tout pour provoquer le désir chez son mari. Ce n'est pas une tâche très difficile car son Serge, jeune et vigoureux, adore la chose. Il répond toujours présent à ses avances. Souvent, ils font l'amour plusieurs fois dans la soirée. Pourtant, lorsque la date redoutée des règles arrive, elle saigne sans même un jour de retard. Alors, il lui faut trouver le courage d'annoncer la mauvaise nouvelle à son mari. Tout est à refaire, jusqu'aux prochaines règles.

Kwa kwa !

Rosine se lève, passe la tête par l'ouverture de la porte. Elle se trouve nez-à-nez avec la bailleresse.

— Bonjour Ma'a Lucie, c'est comment ?

— Je suis là, ma fille. Je passe prendre le loyer.

— Pardon maman, j'ai oublié de demander l'argent à Serge ce matin.

— Tu as de la bouillie dans la tête ! s'exclame la bailleresse.

— Pardon, calmez-vous, vous aurez votre argent, assure Rosine.

— On va donc faire comment ?

— Je vous l'apporterai demain matin.

— Si je n'ai pas ça demain, je te coupe le courant, et je ne te donne plus d'eau, menace la grasse femme.

— Ce ne sera pas nécessaire, Ma'a Lucie.

Mais la femme lui a déjà tourné son dos nu garni de bourrelets. Elle balance ses larges fesses en marchant vers sa prochaine victime, Prisca, qui habite le studio voisin. Rosine se gratte la nuque, espérant que Serge aura touché son salaire du mois, car ils n'ont pas d'économies. Elle sort, effrayant une poule qui picorait quelques grains de riz dans la cour. Elle lève le bras pour palper le linge qu'elle a mis à sécher, constate qu'il est sec. Tout en récoltant ses affaires, elle ne peut s'empêcher de continuer à penser à ce problème de stérilité. *Pourtant*, se dit-elle, *on m'a déjà enceintée*. Bien que cela se soit passé il y a plus de dix ans, elle se rappelle avec douleur des événements sordides subis dans sa jeunesse…

Cet été là, la petite Rosine avait quatorze ans. Comme chaque année, elle partit en vacances au village, où elle logeait chez sa tante Monique. C'était l'occasion de fuir l'agitation de la ville, de respirer le bon air de la campagne et de se replonger dans l'ambiance familiale du village d'origine de sa mère. La jeune fille aimait beaucoup sa tante, une femme très grasse, avec des cuisses et un fessier énormes. Même ses bras atteignaient le volume des cuisses d'un footballeur. Malgré cela, son visage était très joli et avenant, de sorte qu'on ne pouvait que la trouver sympathique. Rosine s'était habituée au gabarit de sa tante, même si, lorsque celle-ci faisait sa toilette, elle détournait les yeux pour ne pas voir les bourrelets suspendus à son ventre, et même dans son dos. Les journées passaient vite chez tante Monique, entre les travaux aux champs, les achats au marché, les bavardages à la rivière et les heures passées dans la cuisine enfumée, à préparer de bons plats.

Rosine ne voyait presque jamais son oncle. Ce géant gras aux cheveux et à la barbe grisonnants ne passait à la maison que pour diner et dormir. À la retraite, il passait le plus clair de son temps dans les bars, à boire de la bière ou du matango, le vin de palme tant apprécié des villageois. Constamment ivre, l'homme parlait très peu. La jeune femme ne l'aimait pas. Lorsqu'il posait son regard sur elle, des frissons parcouraient tout son corps. Elle aurait voulu être loin de là. Elle ne savait pourtant pas encore ce dont l'homme était capable.

Un matin, sa tante lui annonça qu'elle allait devoir voyager, une de ses sœurs était décédée dans la nuit. Rosine aurait voulu l'accompagner, mais la défunte était mariée avec un homme de Bertoua, dans l'Est du pays. C'était très loin, et le trajet en car était très cher. Ma'a Monique ne pouvait pas lui payer le billet. Voilà la jeune fille condamnée à passer plusieurs jours seule avec son oncle. C'était elle qui préparerait à manger, sa tante lui avait donné cinq mille francs pour faire le marché. Rosine la vit partir dans un taxi-brousse. Elle s'assit sur une souche d'arbre et pleura, terrorisée à l'idée de rester seule avec l'oncle Victor.

Ce soir là, Rosine servit le diner à son oncle. L'homme mangea en silence, puis s'éclipsa. La jeune fille se réfugia dans sa chambre. Elle lut quelques pages d'un livre de la bibliothèque rose, puis s'endormit. Durant la nuit, l'homme, éméché, la sortit de son sommeil brutalement. Il venait d'entrer dans

sa chambre. Elle se réveilla en sursaut, prise de panique. Elle voulut fuir, mais l'homme était déjà sur elle, l'écrasant de tout son poids. Il devait peser au moins cent cinquante kilos, la jeune fille étouffait. Il plaqua une main sur sa bouche pour l'empêcher de crier. De l'autre, il enleva la petite culotte qu'elle portait sous sa chemise de nuit. Puis, il déboutonna son pantalon, le fit glisser ainsi que son slip et commit l'irréparable. Bien qu'elle eût mal, la jeune fille ne put crier. Les narines dilatées, elle tentait d'aspirer un maximum d'air, pour ne pas étouffer. Elle souffrit en silence. Lorsqu'il eut fait sa petite affaire, l'oncle sortit de la pièce. Rosine resta tétanisée sur son lit. Des sanglots la secouaient, sans qu'aucune larme ne coule. Après un moment, elle mit sa tête dans son coussin et pleura longuement avant de s'endormir.

Le lendemain, sans rien dire, elle prit le car avec l'argent que lui avait donné sa tante et rentra chez elle. A sa mère qui l'interrogeait, elle dit simplement qu'elle était rentrée plus tôt car sa tante était partie au deuil, et qu'elle serait absente au moins une semaine. Il valait donc mieux qu'elle rentre chez elle. La vie avait repris son cours, mais un jour, Rosine ressentit des nausées. Depuis, elle était malade chaque matin. Sa mère, perspicace, reconnut rapidement les symptômes de la grossesse. Dès que la chose fut vérifiée, on emmena Rosine chez une vieille herboriste du village, qui lui fit boire une potion provoquant l'avortement. Peu de temps après, l'oncle Victor, ivre, se noya dans la rivière en tombant malencontreusement d'un pont. Depuis, Rosine tente d'oublier ce triste épisode de sa vie que personne, pas même son mari, ne connait. *Si l'avortement n'a pas causé la stérilité, cela veut dire que je suis fertile, se dit la jeune femme. Et donc, ce serait Serge et non moi qui serait responsable de notre malheur*. Une voix la sort de ses pensées. Prisca, la voisine, lui demande si elle veut l'accompagner au marché. *Une balade me changera les idées*, se réjouit-elle.

Rosine et Prisca arpentent les travées du marché d'Etoudi. Les copines marchent avec précaution, soucieuses de ne pas se fouler la cheville dans un des sillons creusés dans la terre rougeâtre par les pneus des brouettes bourrées de manioc, de macabo ou de régimes de plantains. Ces engins se faufilent au milieu de la foule, habilement manœuvrés par des pousseurs, en général de jeunes adolescents au torse nu, dont la peau humide de sueur luit sous le soleil. La beauté des deux jeunes femmes ne laisse aucun homme indifférent. Plus d'un se retourne, sifflant ou lançant l'un ou l'autre commentaire sur leur physique. Un peu flattées en leur for intérieur, mais trop orgueilleuses pour le montrer, les jeunes femmes se retournent et toisent l'audacieux admirateur, marquant leur dédain en émettant une sorte de sifflement que l'on appelle fiasquer.

Il faut dire que les jeunes femmes ont de sérieux atouts pour séduire. La première chose qui attire l'attention, c'est le teint clair de Rosine. Sa minceur et sa taille fine lui permettent de mettre en valeur ses seins en poire, ses hanches évasées et ses fesses potelées qui, moulées dans un pagne, font tourner la tête des hommes. La sévérité de son visage triangulaire aux traits anguleux est adoucie par ses lèvres pulpeuses et son petit nez retroussé. Mais son plus grand atout de séduction, ce sont ses yeux en amande surmontés de cils interminables dont le regard, lorsqu'il plonge dans celui d'un homme, le fait fondre instantanément. Très différente, Prisca, est toute en rondeurs. Son visage large surmonté d'un front bombé, ses grands yeux noirs et ses lèvres proéminentes lui donnent un air boudeur invitant à la consoler. Ses seins disproportionnés, s'élancent vers l'avant, défiant toutes les lois de l'apesanteur, exécutant, lorsqu'elle marche, un mouvement de balancier très sexy, telles deux pastèques dans un petit hamac. Elle met en général ses larges cuisses en valeur en portant des mini-jupes provocantes aux couleurs agressives. Plutôt courte, elle tente d'allonger ses jambes en portant des talons vertigineux. Un jour, Serge, pour se moquer, lui a dit que lorsqu'elles marchent ensemble, on dirait la panthère et le phacochère. Rosine a trouvé la comparaison un peu méchante pour sa copine, mais elle a ri de bon cœur.

D'humeur joyeuse, Rosine et Prisca fouillent à présent les bacs de la friperie, partageant leur avis sur les vêtements de seconde main fraichement arrivés d'Europe. Dans ces moments de complicité,

elles oublient, l'espace de quelques instants, leurs conditions de vie pénibles. Pour quelques centaines de francs prélevés de l'argent de la ration, elles s'achètent une nouvelle tenue, puis s'installent à une terrasse pour déguster une *Beaufort Light*. Alors qu'elles parlent de choses et d'autres, Rosine se décide à aborder un sujet délicat :

— Prisca, crois-tu que l'avortement puisse rendre une femme stérile ? demande-t-elle.

— Si c'est un médecin qui a pratiqué l'avortement, en principe il n'y a pas de problème. Si c'est une vieille maman, il peut arriver que l'infection rende stérile.

— Je ne sais pas qui a pratiqué l'avortement, car il s'agit d'une de mes copines. Moi, je n'ai pas fait ce genre de chose que Dieu réprouve, précise-t-elle en faisant une moue dégoûtée.

— Il faut que ta copine voie un obstétricien, à l'Hôpital général. Après l'avoir examinée, il pourra lui dire si elle peut procréer.

— Bon, je lui transmettrai ton conseil. Je te remercie.

— Ne te dérange pas, entre femme, on doit s'entraider, non ?

— C'est vrai.

— Il y a autre chose, cependant, ajoute Prisca.

— Oui, dis-moi.

— Il est possible que les ancêtres soient dérangés par l'avortement, et fassent planer une malédiction sur ton amie, révèle Prisca. A-t-elle vu un marabout ?

— Non, je ne pense pas. C'est une fille de la ville, une femme moderne, qui craint Dieu. Je ne crois pas qu'elle voie les marabouts.

— Ah ! Il ne faut pas négliger les forces surnaturelles, même si on est de la ville. Si la grossesse n'arrive pas, il faudra bien qu'elle se rende au village et demande conseil au chef. Parfois il suffit de se laver pour se débarrasser de ses fautes, et de faire quelques offrandes aux crânes des ancêtres pour que la malédiction cesse. On offre l'huile rouge, le sel, la bière.

— Ma chérie, tu m'effraies avec tes choses mystiques. Je n'oserai jamais parler de ça à ma copine, avoue Rosine.

—Mais dis-moi, Serge et toi ne voulez pas d'enfant ? demande Prisca, se doutant que la copine en question n'est autre que Rosine elle-même.

—Ma chérie, soupire Rosine, qui ne veut pas d'enfant ? J'attends seulement que Dieu me donne ma part. Et toi, tu ne veux pas d'enfant ?

—Faire un enfant avec ce fainéant de Brice ? bondit Prisca. Il est tellement foiré qu'il n'a pas pu me doter. Il n'aurait même pas de quoi payer la layette.

— Bon, dit Rosine en regardant sa montre, il est temps d'aller préparer, sinon nos hommes vont nous gronder. Le mien peut rentrer à tout moment du village.

— Tu as raison. Le temps a passé trop vite, acquiesce sa voisine.

***

Assise sur un petit banc posé devant sa porte, Rosine attend le retour de son mari. Un *Rav*4 s'immobilise devant la barrière. Rosine reconnait la voiture de Martin, le frère de Serge, qui l'a ramené du village. Son mari en descend, souriant. Rosine se lève pour aller à sa rencontre, dépose un bisou furtif sur ses lèvres charnues :

— C'est comment chéri ? demande-t-elle.

— Ça va un peu, bébé.

— Ton frère ne reste pas ? constate-t-elle en regardant la voiture démarrer.

— Non, il aimerait rentrer avant la nuit, précise Serge. Tu sais que les routes sont peu sûres dans la nuit.

— Je cours te chercher la bière.

— Je ne refuse pas, je meurs de soif, avoue Serge.

Il entre, se laisse tomber sur un pouf qui, étonnamment, résiste à cette charge, émettant toutefois quelques craquements, comme pour se plaindre du manque de délicatesse de l'homme. Il est vrai que le jeune homme est imposant, mesurant près d'un mètre quatre-vingt-dix, et pesant presque cent kilos. Il impressionne les inconnus, mais il fait preuve d'une telle bienveillance que tout le monde l'adore au quartier. Il sort un mouchoir de sa poche, éponge la sueur qui coule le long de sa nuque puissamment musclée. Quelques minutes plus tard, sa femme, un peu essoufflée, lui tend une *Castel*. Elle s'assied à ses pieds, sur le tapis garnissant le sol, pose amoureusement sa tête sur ses cuisses de footballeur.

— Comment s'est passé le voyage ?

— Très bien, ma chérie. Comme on est restés calés aux funérailles, Martin a proposé de me ramener.

— C'est très gentil de sa part.

Serge porte le goulot de la bouteille à sa bouche, boit à grandes gorgées. Rosine se lève, se poste derrière lui pour masser ses épaules. Elle se baisse, passe la langue dans sa nuque, puis elle lèche ses oreilles. Ils s'embrassent. Après s'être déshabillés, ils s'étendent sur le lit pour faire l'amour.

Lorsque son mari s'est retiré, Rosine soulève les jambes et les pose à bonne hauteur contre le mur, espérant ainsi accélérer la progression des spermatozoïdes en elle. Elle le regarde tendrement :

— Prions chéri pour que Dieu nous donne l'enfant.

— Oui, mon amour, prions.

— Serge se lève, va vers le réchaud pour soulever le couvercle de la marmite :

— Tu as préparé quoi ?

— Surprise, chéri. Regarde dans la casserole.

— Des pommes pilées, super ! dit-il, après avoir soulevé le couvercle. J'en avais justement envie.

— Il allume le gaz sous la marmite.

— Ne fais pas cramer les bonnes choses, chéri.

— Ne crains rien, ton homme connait cuisiner, dit-il, lui lançant un grand sourire.

— Tu sais, on n'aime pas trop que nos maris s'occupent de préparer, fait remarquer Rosine.

— Tu as raison, chérie, mais j'ai trop faim. Il faut que je mange.

— J'arrive, bébé. Assieds-toi je vais nous servir, dit-elle en se levant.

Ils dînent en regardant *Amour et tradition*, la série télévisée camerounaise du moment qui raconte les déboires amoureux de Robert, un jeune homme ayant fait ses études en Europe. De retour au Cameroun, il est confronté aux traditions encore bien présentes dans sa famille. C'est l'occasion pour les époux de petites disputes, car Rosine, éduquée en ville, prend le parti de Robert, alors que Serge, ayant été élevé au village, soutient la famille du jeune homme, fervente adepte des traditions.

Le repas terminé, Serge se couche. Il attend patiemment que sa femme termine le rangement pour le rejoindre. Ils font une nouvelle fois l'amour. Côte à côte dans le grand lit, nus comme des vers, ils se font des bisous, et se prodiguent des caresses. Ils s'aiment. Serge la regarde gravement et parle tout en lui caressant la joue :

— J'ai eu une conversation avec ma mère.

Rosine fait la grimace. Elle se contracte et fronce les sourcils. Chaque fois qu'il évoque sa mère, ce sont les problèmes.

— Comment va-t-elle ? s'enquiert-elle.

— Elle va bien, merci, assure son mari.

Il la regarde, sait qu'il va lui faire mal, mais il ne peut rien lui cacher. Il respire profondément et se lance :

— Elle va me présenter une jeune fille du village que la famille veut doter pour moi.

— Aka ! Tu sais que je ne veux pas entendre parler de polygamie, proteste vigoureusement Rosine.

— Pourtant, tu as signé le contrat de mariage acceptant la polygamie, fait remarquer Serge.

— Tu sais très bien que ce sont nos parents qui ont négocié l'acte de mariage, se défend-elle. Et tu m'as juré de ne jamais prendre de coépouse !

— Chérie, on cherche l'enfant depuis deux ans sans succès. Si je fais entrer dans notre foyer une femme qui est féconde, elle nous fera des enfants. Ce seront également tes enfants. Il faut prendre les choses du bon côté. Je sais bien qu'au début, ce sera difficile pour toi, mais tu vas t'habituer. D'ailleurs, tu ne serais pas la première femme à avoir une coépouse dans ce pays !

— C'est même peut-être toi qui es stérile.

— Tu oses dire que je ne peux pas te donner d'enfants ? Je te fais l'amour plusieurs fois par jour. Mon sperme est fort et abondant.

— Pour le savoir, il faudrait faire des tests à l'hôpital !

— Ma chérie, on n'a pas l'argent pour faire les tests.

— Non, mais est-ce que tu as l'argent pour entretenir une autre femme ? Serge, je t'aime, mais écoute-moi très bien : si une autre femme entre ici, c'est moi qui pars, un point, un trait.

Ensuite, Rosine fond en larmes. Serge tente de la consoler mais finit par s'endormir, épuisé par le voyage. La jeune femme, elle, ne parvient pas à trouver le sommeil. Elle tourne et retourne le problème dans sa tête. Il y a urgence à présent que la menace d'une coépouse se précise. Il faut absolument qu'ils trouvent l'enfant avant que cette maudite belle-mère ne mette une autre femme dans le lit conjugal. C'est lui qui est stérile, elle en est sûre. Demain, c'est décidé, elle se rendra à l'hôpital pour faire les tests de fertilité. S'ils démontrent qu'elle peut enfanter, elle passera à l'action…

***

Rosine a toujours détesté les hôpitaux. Chaque fois qu'elle s'y rend, par malchance, elle croise un cortège funèbre. C'est encore le cas ce jour. Elle vient à peine de franchir le portail de l'Hôpital central de Yaoundé qu'elle tombe nez à nez avec un corbillard garé devant la porte de la morgue, entouré par les membres de la famille du défunt habillés de noir, des lunettes de soleil cachant leurs yeux éplorés. La jeune femme hâte le pas, pour ne pas entendre les cris et les pleurs qui retentiront immanquablement lorsque le cercueil sera présenté à la famille. Elle est presque arrivée à la porte principale lorsqu'elle entend une femme hurler sa peine. « *Tu me laisses à qui ?* », lance la veuve. Rosine pousse la porte, se hâte de la refermer derrière elle pour ne plus entendre ces cris de détresse. Aussitôt, elle est prise à la gorge par l'odeur de désinfectant qui règne dans les couloirs. Respirant par saccade, priant de ne pas tourner de l'œil, elle s'adresse au guichet. La jeune femme en tablier blanc lui indique la salle d'attente.

Après avoir passé les examens, elle doit encore voir le docteur pour en obtenir le résultat. Après plusieurs heures d'attente, elle entre finalement dans le cabinet du médecin, un quadragénaire svelte et séduisant. Il se lève, la main tendue vers la jeune femme pour lui serrer la main, puis lui demande de s'asseoir :

— Vous êtes madame ? demande-t-il.

— Rosine Owona, épouse Tsafack.

Il tire la pile de dossiers, parcourt les étiquettes et retire celui de Rosine. Il prend le temps de lire attentivement les résultats, puis lève la tête vers la jeune femme anxieuse :

— Madame Tsafack, vous pouvez concevoir sans problème, tous les examens sont bons.

— Merci docteur, lance la jeune femme rassurée.

— Si vous ne tombiez pas enceinte rapidement, il faudrait m'envoyer votre mari, c'est que le problème est à son niveau, précise le médecin.

— Ce ne sera pas nécessaire, j'espère, affirme Rosine, pleine d'espoir.

— Dans ce cas, je vous souhaite une bonne journée, dit le médecin en se levant.

— Merci docteur, on est ensemble.

***

Le soir, assise sur un petit banc posé devant sa porte, Rosine attend le retour de son mari, comme elle a l'habitude de le faire chaque jour. Elle observe distraitement les moineaux se disputer les grains de riz que les enfants ont fait tomber par terre en mangeant. De temps à autres, un rat passe furtivement devant elle. La lumière décline. Dans moins d'une heure, il fera nuit. Le feuillage des bananiers environnants se découpe sur le ciel, formant une splendide fresque qu'elle ne se lasse pas de regarder. Bientôt, les premières étoiles apparaitront. C'est à ce moment, entre chien et loup comme on dit, que Serge rentre habituellement du travail. Rosine tend l'oreille, croyant entendre le bruit caractéristique de sa mobylette. C'est bien lui. Déjà, il arrive, poussant son vieux cyclomoteur dans la cour. Il lève sa main libre pour la saluer. Il sourit, visiblement heureux de regagner son foyer. Rosine va à sa rencontre, dépose un bisou furtif sur ses lèvres charnues :

— Tu as l'air fatigué chéri, constate-t-elle.

— Il y a beaucoup de travail en ce moment. Le patron est toujours après nous. Pas moyen de s'arrêter une minute. Tout ça pour cinquante mille francs par mois. C'est de l'esclavage, se plaint-il.

— Patience, mon chéri, le console-t-elle. Viens plutôt diner, ensuite je te donnerai ta chose.

— Merci bébé, c'est toujours une joie de rentrer chez soi quand une gentille femme t'accueille si bien.

En suivant son mari à l'intérieur, Rosine pense à une chanson de Lady Ponce, la star du bikutsi, qui dit « *L'homme, le ventre et le bas-ventre et le tour est joué, le ventre et le bas ventre et le compte est réglé* ».